

# *Une verrière sous le ciel*

## Lenka Hornakova-Civade

PRESSE ÉCRITE

*L'Est républicain*, 15 avril 2018

### **Liberté j'écris ton nom**

« Je suis forcément distillée dans ce roman, et je portais depuis longtemps le personnage d'Ana, mais ce n'est pas mon histoire personnelle qui est contée. Moi, je suis arrivée en France après la chute du Mur -, explique l'écrivaine et peintre franco-thèque Lenka Hornakova-Civade. Toutes ses histoires commencent dans sa tête par « Il était une fois » Alors n'allez pas lire Lenka Hornakova-Civade si vous cherchez un réalisme cru et cynique dénué de foi en l'humanité. Mais ruez-vous sur son œuvre si l'espoir d'un monde meilleur vous anime encore, si vous avez compris que la littérature est là pour éclairer en multipliant les points de vue, pour mettre l'humain au centre des interrogations en cultivant l'empathie la poésie et l'imaginaire ne guident la peintre et écrivaine que pour mieux parler du réel. De la possibilité d'un « espace où, avec un peu de finesse, nous pouvons réussir à vivre tous ensemble ».

L'exil et les différences, elle connaît Lenka Hornakova-Civade. Et l'Europe, elle y croit. « Avec de plus en plus de ferveur ». Alors même si elle-même n'a connu que la libre circulation entre sa Tchécoslovaquie natale (« Je suis née dans un pays qui n'existe plus »), et la France où elle a suivi son amoureux au début des années 1990, elle n'est pas si éloignée d'Ana, l'héroïne d'*Une verrière sous le ciel*. Qui un jour de 1988, sur un quai de la gare de l'Est, décide à 18 ans de ne pas remonter dans le train

qui ramène ses camarades de colo à Prague. « Ne pas monter dans le train, ça veut dire rester, et en même temps rentrer dans une autre vie. Ou dans un rêve. Oui, mais quel rêve ? Le rêve de qui ? ». Entre les œillets et le muguet, entre Apollinaire et Karel Hynek Mácha (le maître du romantisme tchèque), le temps et les rencontres offriront aussi à Ana la liberté de devenir elle-même.

Lenka, elle, avait tout juste 18 ans quand le mur de Berlin est tombé. « La grande Histoire m'a fait ce cadeau de la liberté. Aussitôt je suis partie en auto-stop pour aller voir ce qui se passait de l'autre côté de la colline I ». C'est en s'employant dans un festival de théâtre en Belgique que la jeune fille a rencontré celui qui allait devenir son mari, avec qui elle a finalement installé son atelier dans le Vaucluse après les années parisiennes, et dont elle a eu deux enfants « J'avais très jeune fantasmé la France en lisant Flaubert, Balzac et Hugo en tchèque, mais en suivant mon cœur la réalité a rattrapé le rêve. »

Lenka porte aujourd'hui son nom comme un étendard : « Hornakova, c'est la Tchéquie ; Civade c'est la France », sourit celle qui a appris le français en lisant *Le vieil homme et la mer* (traduit !) et *Cyrano de Bergerac*, Pas étonnant si Ana la silencieuse, planquée au fond du café de Bernard, réclame un jour des livres pour apprendre à parler. Et si elle se met à poser sous la verrière pour Albert...

La peintre et écrivaine avait déjà publié en tchèque un récit basé sur « cette expérience d'aller vivre ailleurs », ainsi qu'une correspondance avec une autre écrivaine, française, installée à Prague, sur le mode du « raconte-moi ton chez-toi chez moi ». Mais c'est avec *Giboulées de soleil*, son « premier roman véritablement pensé, structuré et écrit en français », qu'elle a défrayé la chronique en 2016, remportant même le prix Renaudot des lycéens. Un huis-clos à trois voix de femmes où « la grande Histoire s'invite dans la cuisine ».

« Cette fois, avec *Une verrière sous le ciel*, c'est la famille qui reste en toile de fond j'ai voulu mener une réflexion différente sur l'identité, croiser d'autres points de vue ». L'auteure n'aime rien tant que remettre en question les certitudes des uns et des autres autant que les siennes. Alors au Café de la Joie du Peuple, on peut être celui qu'on veut être, juste le temps de boire un verre. Il y a Marie-Pierre la madone aux yeux noirs, le Russe qui n'est pas russe pour un sou, le grand Eugène qui vient dans sa petite voiture pour se remplir de la vie d'Albert, mais aussi Yacoub et Jacob dont la

volonté d'échanger est plus forte que tout et puis Grofka, la comète aux yeux verts qui a embarqué Ana dans ce drôle de navire dont Bernard tient la barre. La belle Grofka, symbole de l'exil malheureux, parce que « se libérer peut ne pas être une libération, la liberté est quelque chose de bien plus compliqué que ça », estime Lenka Hornakova-Civade. Qui croit contre vents et marées à la force des belles rencontres. « Même si les gens sont cabossés eux-mêmes, ils sont quand même là les uns pour les autres ».

Valérie Susset

*Page des libraires, février/mars 2018*

La France de la fin des années 1980, l'entrée dans le monde adulte, la quête de soi, de l'autre et de la vie, dans un roman éblouissant. C'est *Une verrière sous le ciel...*

1988. Ana a 18 ans. Elle est née et a grandi en Tchécoslovaquie, après avoir été envoyée en colonie de vacances, en France, par le Parti communiste. Le jour du retour, Gare de l'Est, elle ne quitte pas le quai. Elle restera ici, coûte que coûte, et n'en démordra pas. Grofka qui, quelque dizaine d'années auparavant, a elle aussi décidé de faire de la France son avenir, la confie à Jean-Pierre, patron d'un bistrot comme on l'imagine dans les films (on retrouve quelque chose de Jean- Pierre Bacri sur le visage de celui qu'on imagine au fil de la lecture, jusque dans le caractère et la bonhomie dont le père l'auteur). Après *Giboulées de soleil*, couronné du Renaudot des lycéens en 2016, Lenka Horňáková-Civade, avec cette écriture lumineuse qui la caractérise, signe un roman qui transpire la quête de liberté, la quête de l'autre, non comme miroir à soi-même mais comme un regard qui porte et construit l'être en devenir qu'Ana est alors. Elle donne aussi à lire une certaine idée de la France des années 1990, avec sa galerie de personnages de café caractéristiques et incarnés. Un roman à la construction cinématographique qui se retrouve dans chaque page et que l'on savoure comme on regarderait un Claude Sautet une fin d'après-midi d'hiver.

Anaïs Ballin, Librairie L'écriture, Vaucluse

*Livres Hebdo, 26 janvier 2018*

## Gare de l'Est

Née en 1971 en République tchèque, quand le pays s'appelait encore la Tchécoslovaquie, installée en France depuis près de trente ans, Lenka Homakova-Civade écrit en français. On avait découvert sa fougue romanesque avec *Giboulées de soleil*, prix Renaudot des Lycéens en 2016, qui reparaît chez Folio le 8 mars prochain, saga familiale qui retraçait un demi-siècle de l'histoire de son pays natal à travers une lignée de fières filles sans père. Ce deuxième roman qui se passe à Paris reprend le fil de l'histoire pratiquement là où le précédent l'avait laissé : on est le 21 août 1988 à la gare de l'Est le jour des 18 ans d'Ana, au moment où elle refuse de monter dans le train qui la ramène chez ses parents, à Prague, après un séjour dans une colonie de vacances française organisée par le Parti communiste. Un sac à dos et son passeport pour tout bagage, elle rencontre une étrange femme, l'impériale Grofka, mi-magicienne, mi-sorcière, qui la prend sous son aile et lui promet de « faire son bonheur » en échange d'un vœu de silence.

Grâce à cette aide miraculeuse, la jeune fille est hébergée dans l'arrière-salle d'un café de quartier à proximité du cimetière du Père-Lachaise, dont les habitués vont devenir ses protecteurs : ses trois « fées barbues », deux vieux, un Juif et un Arabe, tous deux originaires d'Algérie, et « Le Russe ». Ainsi qu'un artiste tourmenté, ancien sculpteur devenu peintre, pour qui elle pose dans son atelier avec plafond de verre.

Dans une atmosphère un peu fantastique de conte contemporain (la romancière rend hommage à la fin du livre à ce genre qui l'inspire), Lenka Homakova-Civade embrasse le petit monde d'accueil de cette jeune indocile déterminée à trouver sa liberté et suit son escorte d'« âmes cabossées » aux vies pleines de secrets. Dans *Une verrière sous le ciel*, on trouvera l'amour de la langue française, des interrogations sur la beauté et l'art (l'écrivaine est aussi peintre), la solidarité des réfugiés et les ombres d'une Europe centrale saisie à une date charnière de son histoire. Mais la question centrale que pose et se pose la jeune Ana est surtout : comment naître à soi-même ?

Véronique Rossignol

# INTERNET

*Radio Praha (Radio Prague)*, 30 mars 2018

**« Le romancier a ce pouvoir de concentrer les éléments et les forces dans un unique moment »**

**R.P :** Vous êtes artiste peintre et aussi écrivaine. Vous êtes originaire de Prostějov en Moravie, mais vous vivez avec votre famille dans le Vaucluse. Lors de notre dernière rencontre, c'était pour la sortie de votre tout premier roman *Giboulées de soleil*, qui a été par la suite distingué par le Prix Renaudot des Lycéens. Nous nous retrouvons à nouveau à l'occasion de la sortie de votre deuxième opus, *Une verrière sous le ciel*. Quelle histoire avez-vous choisi de raconter pour ce second roman ?

**Lenka Hornâkovâ-Civade :** Mon deuxième roman, a été écrit et raconté avec une certaine urgence intérieure. Je me suis vite rendu compte que j'étais partie sur le terrain du conte. C'était à nouveau la langue française, la langue d'écriture de ce roman, mais ma patrie tchèque s'est révélée justement dans le format qui s'apparente au conte, quelque chose que l'on connaît très bien dans mon pays d'origine. Que les Français connaissent peut-être un peu moins bien, pour le coup, le réservant au domaine de l'enfance. Alors qu'en République tchèque, c'est quelque chose que l'on manipule même en étant adulte : chez nous, on arrive très bien à vivre dans une réalité avec des personnages qui ne sont pas réels, ça ne nous dérange pas trop. »

**R. P. :** Pour votre premier roman, vous aviez situé le récit entièrement en Tchécoslovaquie, des années 1950 jusqu'à la révolution de velours. Cette fois-ci, votre héroïne est certes tchécoslovaque, mais le récit se déroule en France, avec des flash-backs dans son pays d'origine. La succession de ces deux romans semble

reproduire votre propre chronologie : la vie de vos héroïnes en Tchécoslovaquie dans votre premier roman, la venue d'Ana en France...

**Lenka Hornâkovâ-Civade :** C'est la seule chose qui soit autobiographique. Il est vrai qu'à partir de l'âge de 21,22 ans j'ai vécu en France, mais mon arrivée ici ne ressemble en rien à l'histoire d'Ana. En revanche, ses interrogations, les questionnements qui l'animent et qui l'habitent, je les ai traversés aussi, mais pas du tout dans les mêmes conditions, ni avec le même entourage. Donc, ce n'est pas mon histoire.

Le premier roman était situé à la campagne, presque un huis-clos, dans un village isolé. Le second est citadin. On est entre une Prague des souvenirs, et un Paris fantasmé, Paris rêvé, et peut-être aussi petit à petit, Paris réel. Donc il y a ce cheminement. Cela se rapproche du conte initiatique ou du roman philosophique, car c'est un chemin d'un lieu vers l'autre, ou d'une personne vers celle qu'elle devient. C'est une renaissance, ou une naissance à soi. (...) En refusant de monter dans le train à la gare de l'Est, de retourner en Tchécoslovaquie, Ana – qui fête ses 18 ans – choisit de dire non. C'est probablement le premier 'non' massif de sa vie, comme un premier pas vers la liberté, un concept qui lui est presque inconnu et qu'elle découvre avec chaque nouveau pas qu'elle fait à Paris.

**R. P. :** On le disait, ce n'est pas votre histoire à proprement parler. Cette jeune fille, Ana, a une histoire compliquée, avec un père responsable de la censure en Tchécoslovaquie, une mère qui cache de la littérature interdite sous la couverture de livres russes. Elle part dans la vie avec lourd fardeau psychologique sur les épaules.

**Lenka Hornâkovâ-Civade :** Oui, ce n'est pas quelque chose de facile, malgré une enfance plutôt heureuse et calme. Ce qui m'intéressait, c'est ce qui se cache sous les apparences. Parfois, il peut y avoir des tempêtes alors que la surface de la mer est d'un formidable calme plat. Elle découvre petit à petit aussi les profondeurs de ces courants qu'elle ressentait alors qu'elle en avait une toute autre vision quand elle était plongée dedans. Elle redécouvre par elle-même, ses proches, ce qu'elle a vécu jusque-là. Cela la fait douter, mais cela lui donne aussi une force pour affronter ce qui va suivre.

**R.P. :** Elle est aidée dans son initiation par de sacrés personnages. Une sorte de cour des miracles qui se concentre dans le bistro où elle est hébergée, accueillie comme

une jeune fille errante. Elle a été conduite là par un personnage encore plus étrange, Grofka. Des personnages improbables se retrouvent en ce lieu : les deux petits vieux, tellement attachants, le juif et l'arabe, Jacob et Iacub, Bernard le communiste, un Russe, puis Albert le peintre...

**Lenka Hornâkovâ-Civade** : Ana leur sert aussi de catalyseur, car ils vivent dans la routine depuis plusieurs années. Tout d'un coup cette jeune femme arrive et tout est bousculé, tout prend une autre dimension. Elle arrive et chamboule ces habitudes qui préservent tout le monde dans une représentation de soi. J'adore les cafés, les bistrotts, c'est un bureau formidable pour moi et ce monde-là m'inspire ! Une sorte de théâtre. Il m'a plu de prendre ces personnages et de les faire passer sous la lumière de ce café. Tous sont bousculés d'abord par le silence puis par le regard de cette jeune fille. Ils se révèlent ainsi à eux-mêmes et aux autres.

**R. P.** : Ana va servir de modèle pour Albert, le peintre. Vous êtes peintre vous-même.

**Lenka Hornâkovâ-Civade** : La peinture me semble davantage ici un prétexte pour explorer la création. Ici, la liberté est nécessaire, s'exerce, s'éprouve. Il me semblait que ça allait de soi et de pair avec cette découverte que fait Ana de la liberté. Cela m'intéressait de voir son regard de modèle : comment le modèle vit cette création avec son silence et son immobilité. Elle est en fait aux premières loges, elle observe ce moment insaisissable et difficile à décrire qu'est la création. Elle voit la souffrance du peintre. Elle l'interroge, l'accule jusqu'à ce qu'il explose parfois, car il n'a pas les mots pour le dire. Il a son ami, son proche, son « idéologue » si je puis dire : Eugène, dont il espère une théorisation, une verbalisation. Lui, le peintre, n'est que dans le faire. Ce triangle m'intéressait beaucoup. Je ne prétends pas apporter de réponses, mais je voulais aborder ce sujet.

**R. P.** : Vous écrivez vos romans en français, un sacré défi j'imagine... Ce roman porte aussi sur la langue : Ana reste mutique pendant longtemps, tous croient qu'elle ne parle pas français, alors qu'elle le parle.

**Lenka Hornâkovâ-Civade** : Cette attitude m'intéressait. Quand on arrive quelque part et qu'on ne comprend pas la règle du jeu ou les codes, on prend du recul. Ana se défend par le silence parce qu'elle devient comme une éponge, elle absorbe tout ce qui autour d'elle. Son regard est souvent très incisif, très juste. Ce silence n'est pas pour elle un 'moins' alors qu'il semble l'être pour les autres. A un moment elle le dit :

'Je ne parle pas mais cela ne veut pas dire que je ne pense pas'. La langue est en rapport avec la gestion des émotions.

**R. P. :** Vous dites à un moment « une autre langue m'aide à tenir les larmes à distance, loin, dans le flou ». Comme si, selon la langue, on avait une gestion différente des émotions et de la perception de la réalité.

**Lenka Hornâkovâ-Civade :** J'en suis persuadée. Quand on s'exprime dans sa langue maternelle, on amène tout le bagage de la petite enfance, de la tendresse, du toucher. Je reste persuadée que la langue maternelle est une langue du toucher, quelque chose de physique. Plus qu'une langue de concepts, intellectuelle, c'est une langue d'émotions. L'autre langue, celle qu'on apprend comme une voisine, c'est un outil dans le noble sens du terme. Pas au sens utilitaire, mais quelque chose qui, pour Ana en tout cas, sert à approcher et à aborder l'autre en sécurité, sans se mettre en danger d'être submergée par les émotions... Ça lui permet de se construire, comme un matériau où l'on se construit, où l'on se raconte, on se dit, on se montre et on se met face au monde.

**R. P. :** J'imagine que c'est quelque chose qui vous est très proche. Vous êtes bilingue et écrivez en français...

« C'était en tout cas quelque chose de très présent lors de l'écriture du premier roman. Dans celui-ci, j'ai travaillé ma relation à la langue française alors que je la parlais depuis plus de vingt ans. A la différence d'Ana, la langue française est pour moi la langue de l'âge adulte, je ne l'ai pas apprise jeune, mais une fois arrivée en France. C'est lors de l'écriture que j'ai pu la pénétrer plus car c'est là que l'on va chercher au plus proche pour être le plus précis possible dans ce qu'on veut exprimer. C'est là que l'on commence à réfléchir véritablement à la relation que l'on a avec cette langue qu'est-ce qu'elle dit de nous ? Que disons-nous d'elle et comment ? Cette question parcourt le roman.

**R. P. :** Vous avez traduit *Giboulées de soleil* en tchèque. Est-ce que ce nouveau roman sera également traduit?

**Lenka Hornâkovâ-Civade :** Je l'espère bien. Je me demande comment cette interrogation va être traduite en tchèque, dans ma langue maternelle. Parce que l'héroïne est clairement à la frontière, elle oscille entre les deux, aussi bien dans sa pensée que dans son expression.



**R. P. :** Allez-vous, une fois encore, vous en charger?

**Lenka Hornáková-Civade :** J'ai envie de dire que je l'espère !

Propos recueillis par Anna Kubišta

*Mots pour mots*, 5 février 2018

<http://www.motspourmots.fr/2018/02/une-verriere-sous-le-ciel-lenka-hornakova-civade.html>

Après la force et le souffle de son premier roman, *Giboulées de soleil*, j'attendais avec une certaine curiosité le nouveau livre de Lenka Hornakova-Civade... ce fameux passage réputé si difficile au second roman lorsque le premier a ému, enthousiasmé et même reçu les lauriers du Renaudot des Lycéens. Ce qui surprend c'est un abord presque assagi, une écriture plus assise, plus confiante aussi. Là où primait la passion des *Giboulées de soleil*, on trouve à présent un regard presque apaisé, toujours aux aguets mais tourné vers l'essentiel, le regard d'un artiste. Une verrière sous le ciel ... comme pour se protéger des Giboulées de soleil sans se priver de la lumière ni de la chaleur.

Ana a tout juste 18 ans lorsqu'elle refuse de monter dans le train qui, depuis la Gare de l'Est doit la ramener en Tchécoslovaquie avec le groupe organisateur de cette colonie de vacances patronnée par le "parti frère". Nous sommes en 1988 et personne ne devine encore que bientôt sonnera la fin du bloc de l'est. Livrée à elle-même, sans argent et sans réel vocabulaire français, Ana va rencontrer la mystérieuse Grofka au Père Lachaise où ses pas l'on conduit puis trouver refuge dans un café, auprès de Bernard, le patron et surtout des clients, fidèles ou de passage. Parmi eux, Jacob et Yakoub, le vieux juif et le vieil arabe qui parlent tous les jours du soleil de la méditerranée mais également Eugène et Albert. Ce dernier, artiste peintre fait d'Ana son modèle sous la verrière qui lui sert d'atelier.

Dans l'esprit d'Ana, à travers son regard se mêlent les cultures, les souvenirs et les aspirations. La réalité vient corriger certains rêves mais également en susciter d'autres. De Prague à Paris, les images s'assemblent, se métamorphosent et la jeune

filles avance en tentant de réconcilier les mondes et de s'adapter à celui qui s'ouvre à elle. Elle regarde, observe, écoute et façonne le début d'une autre vie.

"Est ce que chaque personne trouve son propre poème ? Ou même plusieurs ? Pour les jours tristes, pour les jours heureux, pour les jours d'hésitation, d'amour, de doute et de colère ? Je voudrais confier aux nuages voguant dans le ciel de France un message qu'ils transporteraient jusqu'à Prague, je voudrais que ce soient les nuages qui fassent le pont."

Il est question de liberté dans ce livre, lorsque la liberté devient un apprentissage, que l'on en mesure le potentiel autant que les limites. Un apprentissage qui trouve dans l'art un moyen d'expression autant qu'un vecteur de transmission. C'est fait avec beaucoup de poésie et de finesse dans la construction pour parvenir à faire passer ce que représente cette alchimie complexe qui conduit à la découverte de soi par le prisme du monde qui nous entoure.

C'est une fois refermé que l'on mesure l'extraordinaire richesse de ce livre, construit comme une sorte de kaléidoscope. Et qui se lit comme on décrypterait ce que raconte un tableau... Oui c'est ça. Quelque temps après, cette lecture m'a fait penser à une visite thématique que j'avais eu la chance de faire au Louvre avec un spécialiste d'Histoire de l'Art qui nous avait "raconté" les tableaux et révélé leur sens au-delà de la simple reproduction. C'est exactement ce que j'ai ressenti avec ce livre. L'impression de lire un tableau. Alors chapeau l'artiste !

Nicole Grundlinger

*Mémo Emoi*, 6 mars 2017

<http://memo-emoi.fr/verriere-ciel-lenka-hornakova-civade/>

Lorsque j'ai beaucoup aimé un premier roman, la crainte est toujours latente d'être déçue par les suivants, et surtout le deuxième. En l'occurrence, il n'en est rien. *Une verrière sous le ciel* de Lenka Hornàková, lu dans le cadre de la dernière Masse Critique est une pure merveille (...) Lenka Hornàková m'a régallée de sa belle écriture, puissante, forte, élégante, poétique et parfaitement maîtrisée. "Avril appâte le monde avec la promesse de jours plus longs et de plus en plus chauds." Elle m'a

émue par ses références à la peinture, aux fleurs et à leur symbole, au rouge des œillets, à la rose et son parfum, par ce constant parallèle entre la vie d'Ana et les changements politiques. 1989. la chute du mur, l'envolée d'Ana. Ana qui progresse grâce à l'amour d'Albert, et qui continuera de chercher sa liberté.

“Une verrière sous le ciel”, comme une trouée qui permet de voir au-delà des nuages, un horizon qui s'ouvre, se découvre, une lumière qui entre dans la vie et la sublime, un essor vers la liberté. Un magnifique roman initiatique.

*Litteratum amor*, 19 février 2018

<http://chantal-lafon-12.skyrock.com/>

Il était une fois une jeune fille qui vivait bien loin de la Tour Eiffel, du Sacré Cœur et de Notre Dame de Paris. Elle venait d'un pays de l'Est, la Tchécoslovaquie. Il y a seulement huit jours son père lui avait dit : « Tu pars en colonie de vacances à Paris ». Oui, mais voilà, à la fin de son séjour « la jeune fille » a dix-huit ans. La majorité, le sésame vers la liberté ? Mais pour cela il a fallu oser dire NON. Faire plier les adultes à cette volonté toute neuve d'émancipation. Alors ses pas la conduisirent au-delà des murs de cette gare... C'est là, ici et maintenant, que tout est possible.

Ses pas l'emportent, elle a des « semelles de vent », qui la conduisent vers le cimetière du Père Lachaise, où gisent des gens célèbres. Au détour d'une allée quelqu'un la domine et ne s'adresse qu'à elle, alors qu'il y a foule. Cette forme dit s'appeler Grofka, est-ce une bonne fée ou bien autre chose ?

La jeune fille devient Ana. La fée l'emmène dans un café où elle entre comme chez elle. Va s'ensuivre une pantomime de présentation qui rend le lieu encore plus étrange. Et trois petits tours et Grofka s'en va.

Au Café de la joie du peuple, il y a les habitués et leurs rituels. Au bout du bar, il y a un cagibi avec son fenestron... La jeune fille qui a dit NON, apprend la liberté, elle a une seule certitude, d'où qu'elle vienne, où qu'elle vive désormais, « l'enfance ne se traduit pas ». La chenille Ana tisse de fils de soie son cocon, jusqu'en avril 1989.

Muette, elle se nourrit du quotidien de Bernard, le patron du café, de Jacob et Yacoub les fidèles, d'Eugène l'esthète et surtout d'Albert peintre- sculpteur. Chacun lui apporte quelque chose. Les nuits lui appartiennent, elle foule les rues de Paris, elle engrange, les lieux, les senteurs, les mystères de cette ville où elle vit désormais. Albert sera un vecteur vers la vie, vers la beauté et qui lui apprendra à décupler sa capacité de voir.

« Et puis, on le dit bien dans les livres saints : au début il y avait le Verbe. Le silence n'est pas mentionné. »

Devenue chrysalide, Ana, sous la verrière de l'atelier d'Albert, la lumière l'enveloppant de ses couleurs toujours changeantes, continue à ne pas se révéler. La chrysalide, découvre les anecdotes du pays, les réflexions sur la liberté. Par un jeu de miroir, elle confronte les valeurs de son pays d'origine à celles de sa terre d'accueil. Elle fait semblant de s'abandonner aux autres mais pour mieux se découvrir.

Elle aura sa vérité à elle mais sans l'imposer aux autres, elle se forge, se renforce, encore et encore. Le papillon est prêt à prendre son envol. Les ailes d'Ana s'ouvrent sur l'histoire revisitée, les fondements et les matériaux sont là. Le papillon se pose dans les dernières pages et il nous cueille comme un uppercut. Car il y a un moment où il y a devoir d'émancipation, se créer, se libérer.

Il était une fois, la liberté de « celle qui' s'inventa, à l'aube de la jeunesse et au moment où elle peut se croire immortelle. Lenka nous offre un conte d'une force inouïe, du silence éloquent à l'obscur clarté, une vie en devenir.

Une narration parfaitement maîtrisée, une identité littéraire.

Chantal Lafon

*Les lectures d'Antigone*, 1<sup>er</sup> février 2018

<https://www.babelio.com/livres/Hornakova-Civade-Une-verriere-sous-le-ciel/10172>

21

Dès les premières pages de ce livre, tu as eu un véritable coup de foudre pour l'écriture à la fois poétique et romantique de l'auteure... Mais parfois les coups de

foudre littéraires s'épuisent au fil de la lecture, ce qui n'a pas été le cas pour cette *Verrière sous le ciel* qui ne déçoit décidément pas. Dans ce récit, nous rencontrons très vite Ana, debout sur son quai de gare parisien. Ana vient de Tchécoslovaquie, et a tout juste 18 ans le jour même où elle doit rentrer chez elle. Elle était en France pour une colonie de vacances, mais n'a pas tellement profité de son séjour, toute tendue qu'elle était de pouvoir répondre à l'injonction parentale avant son départ... Ne reviens pas. Ana refuse donc de monter dans le train avec les autres. La délégation n'insiste pas, puisqu'elle est dorénavant majeure. Mais Ana est soudain saoule et perdue devant cette liberté toute neuve, et bien seule à Paris. Elle navigue au gré du hasard dans la capitale, puis se réfugie sur la tombe de Modigliani. Heureusement, elle est prise en charge par une mystérieuse femme, Grofka, qui va la cacher dans l'arrière salle d'un café. Petit à petit, Ana devenue mutique, va s'intéresser au monde qui l'entoure, s'ouvrir aux autres, tomber amoureuse, mais s'interroger aussi beaucoup sur ceux qu'étaient réellement ses parents et sur ce qu'ils lui ont transmis. Peut-on être libre quand on se cache, qu'on a le mal du Pays, qu'on aime et qu'on apprivoise à la fois son corps et une langue étrangère ? Ana découvre toutes ces questions dans l'arrière salle du café de Bernard et sous la lumière majestueuse de la verrière d'Albert, le peintre. Et toi lectrice, tu as aimé ce roman lumineux, à la prose nostalgique et belle. Lenka Hornakova-Civade signe ici un second roman très réussi, gros coup de cœur de lecture pour toi. Tu as hâte à présent de lire son premier roman, *Giboulées de soleil*, qui a reçu le Prix Renaudot des lycéens en 2016.

*Les lectures du mouton*, 7 février 2018

<http://www.leslecturesdumouton.com/archives/2018/02/07/36111891.html>

Il était une fois une jeune fille de dix-huit ans qui dit non. Un non, aussi franc et déterminé que surprenant pour elle-même, retentit à la gare de l'Est. Non, elle ne repartira pas en Tchécoslovaquie. Oui, elle dit adieu à ses parents et à la dictature soviétique. Oui, Ana goûtera à la liberté et au bonheur. D'ailleurs, le bonheur, n'est-ce pas ce que lui promet une drôle de femme, mi-fée mi-sorcière ? Elle s'appelle

Grofka, elle la rencontre au cimetière du père Lachaise et elle lui dit de garder le silence pour accéder à la félicité. Ana obéit et se retrouve hébergée dans un café tenu par Bernard. Elle y fait la rencontre d'habitues, aux « âmes cabossées » qui forment finalement une famille de substitution. Trois d'entre eux sont même les « fées barbues » de la jeune femme. Et puis, il y a Albert, le peintre-sculpteur qui la prend pour modèle chez lui, à la lumière de sa verrière sous le ciel...

Lenka Horâkovâ-Civade nous avait brossé de bien beaux portraits de femmes dans son premier roman *Giboulées de soleil*. Dans ce nouveau roman, elle nous peint une bien jolie jeune femme qui aspire à la liberté. L'art a d'ailleurs une place importante dans le récit au sens propre comme figuré. La jeune Ana est modèle pour l'artiste Albert mais, au fil de ses rencontres et de sa vie à Paris, elle se découvre, se révèle. Elle se sculpte physiquement et psychologiquement en une femme forte, indépendante, éprise d'un nouveau souffle après des années de corsetage dans cette Tchécoslovaquie qui connaît ses dernières heures sous le joug soviétique. Mais, se (re)construire n'est pas forcément simple quand on est si loin de ses repères. D'ailleurs, que reste-il de ces repères quand le monde qu'on a toujours connu s'effondre un 9 novembre 1989 ?

Ce second livre de Lenka est un magnifique roman d'apprentissage sous des allures de conte, genre dont elle rend un hommage appuyé dans son autoportrait en fin d'ouvrage. Il montre bien la difficulté des choix pendant une période charnière de l'histoire européenne : la chute du communisme. Il a pourtant un écho dans notre actualité brûlante avec le sort des migrants en Méditerranée aspirant eux-aussi à la liberté et au bonheur. Enfin, j'ai beaucoup aimé la façon dont Lenka a utilisé les fleurs dans son roman. Leur symbolique, leur langage permettent de mettre des mots là où les bouches se taisent. Il est un moyen aussi de faire le lien entre les gens, entre les cultures, entre le passé et le présent.

Virginie Vertigo

*Bricabook*, le 1<sup>er</sup> février 2018

<http://www.bricabook.fr/2018/02/une-verriere-sous-le-ciel-lenka-hornakova-civade>

Ana est partie en colonie de vacances à dix-huit ans, et sur le quai de la gare, au moment du départ, la voici qui décide de ne pas rentrer en Tchécoslovaquie, chez elle. L'ivresse de cette liberté nouvellement obtenue la grise, et elle atterrit symboliquement dans un café qui sera son havre de paix. Elle restera dans ce lieu au départ, placée sous l'égide de Grofka qui elle aussi a vécu l'exil.

Le roman interroge la liberté : l'est-on vraiment quand on quitte son pays et qu'on se heurte à la langue, véritable mur à escalader chaque jour ? Le huis-clos du café aide Ana à apprivoiser cette nouvelle terre. La proximité d'un cimetière parisien est aussi sa nouvelle ancre, son refuge silencieux. Et puis, il y a l'éternelle Grofka et tous les personnages rencontrés dans ce café. Les gestes disent beaucoup, alors Ana la mutique les suit du regard, apprivoise son nouvel environnement avant de voler de ses propres ailes et de sortir de ce café.

*Une verrière sous le ciel* est aussi une magnifique mise en avant de la langue qui signe notre identité : le tchèque, le russe et le français entrent alors en concurrence, ce sont des langues de la liberté ou de la stratégie, elles peuvent baisser des barrières comme devenir de véritables montagnes.

Il y a de très beaux personnages clés dans ce récit initiatique, Grofka la fantasque, Bernard comme le Saint, Albert le passionné ou encore monsieur On, personnage clé ou sésame, et que dire de Jacob et Yacoub ? Sans parler du cimetière du Père Lachaise et de la verrière. L'un apporte des racines et une sérénité, la lumière de l'autre sera un lieu de réflexion et d'envol pour Ana. (...) Les mots prennent leur envol sous la verrière, lorsque la peinture entre dans la danse de l'histoire. La passion de la romancière pour cet art se distille alors dans son récit comme dans un prisme et inonde ces passages narratifs d'une rare beauté. Là, quand Ana prend la pose, le lecteur est lui aussi en apnée de ce bel instant suspendu.

Roman sur la liberté, sur ce que l'on en fait, sur ce qui brûle en nous, sur nos espérances, sur notre façon de nous placer, de nous poser, de grandir aussi, récit des richesses que nous accumulons tous chaque jour. Pour un peu que nous nous penchions sur leur beauté.

Leiloonna

*Blog Mollat*, 14 janvier 2018

<https://blogs.mollat.com/articles-blog-litterature-sc-humaines/des-femmes-a-l-est>

Pour son deuxième roman, Lenka Hornakova- Civade fait un pas en avant : si dans *Giboulées de soleil* elle racontait magnifiquement la vie de trois femmes, depuis l'annexion de l'Autriche par les nazis jusqu'à la Tchécoslovaquie occupée par les « camarades communistes », trois « bâtardes » s'érigeant devant une vie dont les hommes sont absents, avec *Une verrière sous le ciel* elle gagne la France sous les traits d'une jeune fille qui profite d'une colonie de vacances pour fuir la Tchécoslovaquie à la fin des années 1980.

La langue se fait plus poétique, le rêve n'est jamais très loin, comment fait-on pour intégrer une société dont on ne connaît que le fantasme surtout lorsqu'il s'agit d'un Paris où la Fête de l'Huma' est un vrai événement ? Anna, « celle qui vient de naître » doit apprendre un autre monde. Entourée par des personnages fantasques, cosmopolites, bienveillants, la chrysalide devient papillon, mieux que cela, devient femme. D'abord muette, elle commence par écouter, pour ensuite se fondre dans sa nouvelle langue.

Muse, elle marche dans les pas de Grofka, La Femme qui lui aura montré le chemin.

*Une verrière sous le ciel* est presque un poème pour la liberté. En le lisant, vous avez comme une envie de réciter les phrases à voix haute. De prendre Anna par la main.

Monica Irimia